LE SEXE DE LA PAUVRETE HOMMES, FEMMES ET FAMILLES DANS UNE « AVENIDA » A SALVADOR DE BAHIA

Michel AGIER*

Résumo

Esse texto propõe-se explorar duas questões em torno da pobreza: Existe um modelo familiar específico nos meios sociais pobres, em particular nas casas matri-centradas ? Uma mentalidade de pobre reproduz a coadição de pobreza, como o sugere a tese da « cultura da pobreza » de Oscar Lewis ? Essas questões são indagadas no caso de uma « avenida » pobre no bairro da Liberdade, em Salvador. Com base na existência de uma simultaneidade entre a situação de pobreza das casas, o fato de elas serem chefiadas por mulheres, e enfim dessas últimas serem rodeadas por uma rede familiar que as sustenta, chegamos à conclusão que a identidade familiar dessas « famílias » ultrapassa os limites da casa, retomando a noção de « famílias parciais » já usada por Thales de Azevedo.

Na situação de pobreza, homens e mulheres têm obrigações e status diferentes. Enquanto o sistema de parentesco e a socialização das mulheres as preparam a « saber viver » na pobreza, esta pobreza exclui e desvaloriza os homens que não conseguiram construir uma família. Examinando as interpretações da condição de pobreza e do éxito social, vemos que os valores de competência relacional, de « conformação » às regras da sociedade, e de « luta », são as referências de um discurso que sustenta a luta dos homens para sair da pobreza e, simultaneamente, conseguir reproduzir suas linhas familiares.

* Anthropologue, ORSTOM/CRH (Salvador).

L'anthropologie de la pauvreté doit-elle nécessairement penser le pauvre dans un univers clos, tout « autre » : le différent parfait ? L'approche monographique, si elle ne relativise pas son objet et sa propre démarche, construit le pauvre en réalité absolue, à la fois spécifique et universelle. Le « culturalisme » d'Oscar Lewis, qui a profondément marqué les études sur la pauvreté, est d'abord un effet de cet enfermement monographique dans une figure du « ghetto » (des « vecindades » du centre de Mexico). C'est par une absence de relativisation que la pauvreté lui est apparue comme un système social et culturel « spécifique », condition sociale transformée en identité (Lewis 1963, 1970, Fox 1977*,* Hannerz 1983, Joseph 1984, Oliven 1985*)*. En prenant, au contraire, la dimension du temps et de l'espace qui surdéterminent ses objets, l'anthropologie peut tenter de penser la signification relative et l'instabilité potentielle d'un mode de vie même lorsque l'observation empirique, bien évidemment, le perçoit comme un donné. Cela revient, non pas à minimiser la condition de pauvreté réelle, mais à la relativiser, en examinant dans quelle mesure la position sociale des familles pauvres permet de penser une transformation de leur condition.

Selon Oscar Lewis, la pauvreté représente « un mode de vie remarquablement stable, transmis d'une génération à l'autre par l'intermédiaire des lignées familiales » (1963, p.29). De là l'identité définitive qu'il attribue aux pauvres, et la critique de conservatisme politique qui a été faite à sa thèse de la « culture de la pauvreté ». Accoler une identité culturelle propre à une condition socio-économique « différente » ou « marginale » est cependant une tentation qui reste présente dans les études sur la pauvreté, quelles que soient les motivations subjectives et les inspirations théoriques des chercheurs. Il s'agit bien souvent de dénicher à tout prix un modèle « spécifique ». Cela concerne en particulier deux domaines importants de la recherche urbaine : celui des stratégies de survie et celui des familles matri-centrées, domaines de fait souvent associés par le processus de « féminisation de la pauvreté ».

Une autre version de cette recherche de la spécificité des pauvres se trouve dans l'opposition des logiques familiale et « de classe ». L'efficacité pratique des relations familiales elle-même serait la base de la reproduction de la condition de pauvreté, comme le propose Ana Quiroga au terme d'une analyse détaillée des conditions de vie des familles ouvrières de bas revenus à Belo Horizonte : « Le groupe familial agirait en dernière instance, souligne cet auteur, dans le sens du maintien de sa condition de pauvreté » (Quiroga 1982, p 207). Seule la faillite de la logique familiale (en tant que « forme associative de lutte pour la survie ») permettrait l'apparition d'une conscience de « l'impasse structurelle » où se trouve l'ensemble des individus pauvres en tant que classe sociale.

Relativiser et rendre « dynamique » l'observation et l'analyse des milieux pauvres implique donc que l'on résolve deux questions[1] :

1) Les familles pauvres, en particulier celles dont le chef est une femme, représentent-elles un modèle structurel distinct de celui des familles du reste de la société ? Cette question intéresse un raisonnement plus ample qui stipule « l'exclusion » des pauvres, pensant ensemble une marginalité socio-économique et une spécificité culturelle de ces milieux, la seconde produisant la stabilité de la première.

2) Une mentalité de pauvre reproduit-elle la condition de pauvre, comme le suggère Oscar Lewis ? L'expérience individuelle et collective et son interprétation vont-elles dans le sens d'une reproduction de la position des pauvres dans la société, ou démontrent-elles l'existence de forces et valeurs de la mobilité sociale ?

On abordera ces deux questions à partir du cas d'une « avenida » - venelle composée de dix-huit maisons - étudiée dans le quartier de Liberdade à Salvador.

Ayant commencé à s'urbaniser au début de ce siècle dans le prolongement de l'ancien Centre de la ville, le quartier de Liberdade compte aujourd'hui environ 100 000 habitants (estimation de 1984). C'est une zone de bas revenus, sans être cependant la plus misérable de la ville. Sa population active compte principalement des travailleurs subalternes des entreprises traditionnelles (port, commerce, industries alimentaires, etc.) et, depuis moins longtemps, des industries « dynamiques» (pétrole, chimie, métallurgie), ainsi que des petits et moyens fonctionnaires et des travailleurs(euses) du commerce, de l'artisanat et des services domestiques.

Des maisons basses, des habitations à étage et des petits immeubles de trois ou quatre niveaux, se serrent, dans le plus grand désordre apparent, et saturent l'espace constructible, de part et d'autre d'une longue crête de mornes qui surplombe la baie de Salvador. De cette rue principale (« Estrada da Liberdade »), partent plusieurs rues qui forment les « entrées» d'une quinzaine de sous-quartiers.

---

[1] Notre critique à Oscar à Lewis est ici épistémologique et méthodologique. Elle concerne la construction de l'objet (en « ghetto ») et la manière d'observer (monographie non relativisée), questions qui, selon nous, précèdent les critiques possibles touchant ses interprétations et la construction d'une théorie de la « culture de la pauvreté ». On propose dans ce texte un exercice d'observation et d'interprétation différente à partir d'un cas de pauvreté empiriquement très proche de ceux observés par Oscar Lewis. On réserve pour des développements ultérieurs la critique « de fond » à la thèse de la culture de la pauvreté.

Le sous-quartier du « Largo », où se situe 1'« avenida » dont il sera question ici, est accessible par une de ces entrées. Ses dimensions sont d'environ trois hectares et 2.000 habitants.

I. L'AVENIDA

Le terme d'« avenida » recouvre à Salvador un large éventail de situations sociales et d'habitat. II est utilisé, d'une manière générique (et ironique : traduit littéralement, c'est l'« avenue ») pour désigner toute impasse, traverse, cour ou venelle qui vient, et donne sur, des rues goudronnées. Les avenidas sont des accès piétons aux maisons : couloir à ciel ouvert qui ont de trente à cent mètres de long environ, de deux à cinq mètres de large, au sol en terre battue ou cimenté. Compte tenu du relief accidenté de la ville de Salvador, ces couloirs sont souvent de longs escaliers descendant les mornes. Les habitations sont en enfilade de part et d'autre du couloir, ou d'un côté seulement, l'autre étant formé par les murs du fond des habitations voisines. Il s'agit d'anciennes occupations souvent illégales en cours de légalisation : en général, le « propriétaire » (ou l'occupant se déclarant lui-même propriétaire) d'une maison ayant pignon sur rue et du terrain situé à l'arrière de la maison (« quintal da casa ») cédait contre un loyer des parties de ce «quintal »sur lesquelles ses locataires construisaient eux-mêmes leur maison, en planches ou en pisé[1].

Dans le sous-quartier du Largo, on peut diviser l'espace en une partie visible et montrée - la place centrale (le « largo » proprement dit, qui donne son nom au quartier) et les rues - et une partie cachée, fermée : les avenidas. Cette dernière localisation donne en elle-même un statut de pauvreté à ceux qui habitent les avenidas. Cela aboutit à ce que, à la mobilité sociale, soit régulièrement associé un déplacement de résidence, soit vers une avenida plus confortable et ouverte, soit vers les parties visibles du quartier, soit vers

[1] Dans certains cas, les avenidas sont comparables aux « cortiços », forme d'habitat qui s'est développée au début du siècle à Rio et São Paulo. Logement pour les couches urbaines les plus pauvres (avant leur envoi, dans les années 1960, vers la périphérie des villes à la recherche d'une maison auto-construite), les « cortiços » (le terme signifie, littéralement, « ruche » sont des alignements de « cellules » (« cubiculos ») construites par un même propriétaire généralement spécialisé dans ce type d'opérations financières (cf. Kowarick et Ant, 1988). Selon un ancien habitant du quartier étudié ici, beaucoup de ces avenidas étaient à l'origine (et quelques unes le sont encore) de véritables « cortiços », formés dans les années 1940 et 1950 : une poignée de trois ou quatre propriétaires (« Colonel Untel, famille Une Telle ») se répartissaient les terrains vagues du quartier (en en achetant l'usage au propriétaire du terrain, le Troisième Ordre de Carme), sur lesquels ils construisaient des habitations sommaires.

d'autres quartiers de la ville moins marqués des symboles de pauvreté (cf. Agier 1988).

Certaines avenidas du quartier sont déjà entièrement transformées. On y trouve aujourd'hui des maisons construites en briques recouvertes de plâtre, au sol dallé, toit de tuile ou de béton, aux intérieurs coquettement meublés et décorés, ayant parfois un ou deux étages. Dans les mêmes avenidas, se construisent aussi des petits immeubles locatifs, de deux ou trois niveaux. Habitent dans ces avenidas-ci des familles que l'on dit « équilibrées » : leurs revenus sont bas mais relativement stables, les chefs de ménage sont de petits employés de bureau, artisans ou commerçants « autonomes », ouvriers d'entreprises traditionnelles, etc. Malgré cela, le terme d'avenida reste chargé d'une connotation de pauvreté, au moins relative, comparé à la définition traditionnelle des familles qui habitent le « haut» du quartier: la place centrale et les rues goudronnées adjacentes. Ces dernières sont appelées « les familles de la place ». Ce sont des familles d'anciens fonctionnaires moyens, de commerçants, petits patrons artisans et petits entrepreneurs du bâtiment. A partir d'une première installation (entre les années 1910 et 1950), les maisons ont été transformées et agrandies, verticalement (construction d'étages) ou horizontalement (usage du « quintal » de la maison). Habitent là, regroupées ou voisines, plusieurs générations d'une même lignée familiale. Certaines occupations familiales ont été rachetées par des particuliers et transformées en immeubles à fins locatives. Certains salariés d'entreprises modernes récentes (ouvriers du pétrole ou de la pétrochimie), aux revenus nettement supérieurs à ceux des salariés des entreprises anciennes, et dépassant parfois ceux des familles traditionnellement les plus aisées du quartier, réussissent à occuper cet espace « visible », montré, du quartier, en construisant ou transformant des maisons donnant sur la place ou sur ses rues adjacentes. Lorsqu'enfin on parle, comme le font les habitants du quartier dans leur propre description de la stratification sociale locale, des « familles nécessiteuses des avenidas », on désigne une situation de pauvreté « absolue », le pôle le plus pauvre du quartier, à l'image de l'avenida São Caetano (voir encart n° 1)

Encart n° 1 : L'avenida São Caetano est composée de deux impasses qui se rejoignent dans le fond du « quintal» et forment ainsi une venelle en forme de U qui vient d'une rue goudronnée proche de la place centrale du quartier et revient sur la même rue quelques mètres plus bas. C'est un couloir de terre (couvert de ciment sur une partie), étroit (deux à trois mètres de large) et long d'environ soixante mètres en tout. Une centaine d'habitants vivent là, dans dix-huit familles. Quatorze d'entre elles habitent dans des maisons de plain-pied: Parmi celles-ci, six sont construites entièrement ou partiellement en pisé. Les toits sont en tuile, sans plafond. Qu'elles soient faites de terre ou de briques, toutes ces maisons se composent de deux pièces. Une première fait fonction, d'entrée cuisine, salle à manger et de repos ; derrière se trouve la chambre. Parfois on a délimité un

recoin, fermé par un mur ou des rideaux, pour isoler un W.C., une douche, ou un coin cuisine. L'ensemble de ces deux pièces ne dépasse pas vingt m^2. Trois maisons se distinguent de ce modèle d'habitat, par une plus grande surface au sol et un étage ; l'une est habitée par deux familles distinctes, les deux autres sont occupées chacune par un seul groupe domestique.

Onze maisonnées ont pour chef un homme, bien que cette responsabilité masculine soit contestable dans quelques cas. Les femmes sont chefs de ménage, sans « contestation» (sans conjoint), dans sept maisons (soit : entre 40 % et 50 % de femmes chefs de ménage quand ce taux est de 23 % pour l'ensemble de Salvador). Les emplois des femmes chefs de ménage sont : une vendeuse de biscuits salés et confitures de coco, une vendeuse de repas préparés à la maison, une femme de ménage, trois lavandières, et une femme sans emploi. Le revenu total dans ces maisons de femmes va de rien (un cas) à deux salaires minimum et demi[1]. Les emplois des hommes chefs de ménage se répartissent de la manière suivante : il y a cinq salariés (deux gardiens, un emballeur de marchandises de grand magasin, un marin, un docker), deux retraités (un ancien docker et un ancien fonctionnaire employé de bureau), trois commerçants autonomes (un ambulant, un marchand avec échoppe, un marchand forain) et un électricien du bâtiment au chômage. Deux de ces hommes sont célibataires, les neuf autres ont une conjointe, qui travaille dans la plupart des cas (couturières, employées de maison, cuisinière). Les revenus familiaux de ces maisons-ci vont de 1,5 à 9 salaires minimum (voir tableau n° 1).

Si l'on considère les familles de l'avenida dont les revenus sont les plus bas, on constate d'une part qu'il s'agit en général de maisonnées dont le chef est une femme, d'autre part que les chefs de ménage occupent les emplois les plus « informels », ou précaires, ou les moins qualifiés ; c'est-à-dire des emplois dévalorisés sur le marché du travail et qui les empêchent de prétendre à une quelconque stabilité professionnelle et de revenus.

[1] Le « salaire minimum » fonctionne plus comme une unité de référence que comme un seuil réel de revenus. En outre, sa valeur fluctue sensiblement en fonction des aléas de l'inflation et de la dévaluation, pratiquement constantes. Ce faisant, le salaire minimum équivaut à plus ou moins 300 FF. On considère en général qu'il faut 2,5 salaires minimum à une famille de quatre personnes (deux adultes, deux enfants) pour se nourrir, et au moins cinq salaires minimum pour couvrir toutes ses dépenses de base (alimentation, habitation, habillement, transport, éducation, santé).

Michel AGIER

Tableau n°-1: Famille et voisinage (avenida São Caetano, mai 1988)

1	2	3	4	5	6
1	0	F		*	
2	¼	F	*	**	
3	½	F			*
4	1	H	*		*
5	1,5	F	*	**	**
6	1,5	H		**	*
7	2,5	F	*	**	
8	2,5	F			
9	3	H	*	**	
10	3,5	H			***
11	3,5	H			
12	4	H		***	
13	5	H			
14	7	H			
15	9	H	*		***
16	9	H	*		**
17	?	F	?	?	?
18	?	H	*	?	?

1. N° d'ordre.
2. Revenu total du ménage (en salaires minimum).
3. Sexe du C.M.
4. Parenté dans l'avenida.
5. Parenté dans le sous-quartier (Largo).
6. Parenté dans le quartier (Liberdade).

(chaque * représente une maison)

II. LOGIQUE ET DYNAMIQUE DES RELATIONS FAMILIALES

Les conditions de vie dans cette avenida bahianaise nous renvoient aux caractères « universels » de la culture de la pauvreté (cf. Lewis 1963, p. 30) et aux questions qu'elle soulève. De nombreux traits du modèle d'Oscar Lewis se retrouvent ici. Certaines familles atteignent l'extrême du dénuement, et on y retrouve bien, ensemble, tous ces caractères qui font la souffrance quotidienne de la survie, dans une logique des causalités apparemment sans issue : habitations insalubres, saturées, précaires ; pénurie d'argent ; sous-emploi et dévalorisation de la force de travail ; faible accès aux droits sociaux publics (santé, scolarisation, retraite, etc.) ; omniprésence de la maladie et des altérations corporelles par manque de soins ; alcoolisme ; importance de la religiosité et des interprétations « fatalistes » de l'existence ; importance numérique des femmes chefs de ménage ; instabilité matrimoniale et résidentielle des hommes ; diversité, complexité et instabilité des « arrangements » familiaux dans les maisonnées ; etc. Et, bien sûr, tout cela paraît « faire système » et l'avenida São Caetano se refermerait alors sur son destin définitivement marginal...

On essaiera donc d'abord de comprendre la « survie » des groupes domestiques pauvres en étudiant les relations dans lesquelles ils s'insèrent. Quels sont les espaces sociaux de référence où leur position se construit et quelles sont les règles des relations dans ces espaces ? Puis on examinera la question de la mobilité de la position des lignées familiales dans la société.

1. L'espace « familialisé »

Les trois quarts des maisonnées de l'avenida São Caetano (12 sur les 16 qui ont pu être enquêtées directement) ont de la parenté dans le quartier de Liberdade, c'est-à-dire dans un espace de relations quotidiennes **possibles**. Près des deux tiers (10 sur 16) ont des parents dans le voisinage immédiat de l'avenida (dans les limites du sous-quartier du Largo), lequel rend effectif un **usage quotidien systématique** de ces relations (travail, échange ou don de nourriture, prêts d'ustensiles ménagers, etc.). Enfin, près de la moitié des maisons (7 sur 16) ont des relations de parenté dans l'avenida elle-même, qui apparaît alors comme une **extension de la maison** : travaux et bavardages effectués sur le palier (dans le couloir de l'avenida) ou à l'intérieur des maisons des parents, circulation des enfants d'une maison à l'autre, prêts d'ustensiles ménagers, d'ingrédients alimentaires, ou partage des mêmes repas, etc. (voir tableau n° 1).

Parmi les dix cas (sur seize directement enquêtés) où des maisons de l'avenida ont des maisons parentes dans l'avenida elle-même ou dans son voisinage immédiat, la référence est en général la famille d'origine des sujets

(relation de père ou mère à fils ou fille et relation entre frères et/ou soeurs). Cette proximité généalogique, doublée de la proximité spatiale dans les limites du sous-quartier du Largo, font que ces relations interviennent directement et quotidiennement dans la vie des maisons de l'avenida (voir encart n° 2).

Encart n° 2 : Hilda et Creusa ou l'espace familial de la survie. On présente ci-dessous le cas de deux maisons de l'avenida (maisons n° 2 et n° 7), habitées l'une. par une femme âgée, l'autre par sa fille, chacune avec son « groupe domestique» . Cas significatif de cette insertion de la maisonnée dans son ensemble familial : C'est en 1951, à l'âge de 35 ans, que Dona Hilda (maison n°2) est arrivée à Salvador, avec six enfants. Elle venait da Recôncavo, près de Santo Amaro, à environ 80 km de Salvador, où elle avait vécu pendant seize ans avec un travailleur de plantation de canne à sucre. « Ça n'allait pas, explique-t-elle, on avait faim sans arrêt, il me battait, et puis il a déniché une autre femme ». A Salvador, elle a habité pendant trois ans chez une soeur, dont le mari était menuisier. Ils habitaient dans ce quartier du Largo, tout près de la maison où Hilda habite aujourd'hui. Trois ans après son arrivée, elle a rencontré un homme dont elle a été enceinte. Elle a avorté. Mais cet homme lui a trouvé la maison où elle habite actuellement. L'année suivante, elle a eu un enfant d'un autre homme avec qui elle n'a jamais vécu. Ce fils, Paulo, aujourd'hui âgé de 33 ans, balayeur, dit : « Les autres sont tous du même couple. Moi, je viens de dehors. Comme on dit, je suis de la contrebande ». La soeur de Dona Hilda et le mari de sa soeur ont été les marraine et parrain de Paulo. Ils ont aidé Hilda à arranger sa maison et nourrir sa famille, et ont payé les dépenses scolaires de ses enfants plus âgés.

Durant la plus grande partie de sa vie, Dona Hilda a été lavandière. En outre, elle s'est occupée pendant quinze ans de deux filles et un fils de son fils aîné après la mort de celui-ci. C'est lui qui avait payé les frais de scolarité de Paulo, mais celui-ci, dit Hilda, « n'en a pas profité parce qu'il n'a pas voulu ».

Elle vit dans une maison en pisé, de 15 m^2 environ. Il y a une première pièce, de trois mètres sur deux, aux fonctions multiples : recevoir, cuisiner, ranger, manger, se reposer. Son espace est saturé par quelques meubles, vieux et en mauvais état. Depuis peu de temps, il y a un robinet d'arrivée d'eau ; jusqu'alors, Hilda prenait l'eau chez sa fille, Creusa, qui est sa voisine dans la maison mitoyenne. La pièce du fond est la chambre, où elle dort avec son petit-fils qu'elle élève, le fils de Paulo. Paulo, dit-elle, est incapable de trouver « une femme qui fasse l'affaire, une vraie maîtresse de maison », qui puisse s'occuper de l'enfant, dont la mère est séparée de Paulo et vit avec un autre homme et quatre autres enfants. Paulo vient souvent chez sa mère rendre visite à son fils, âgé de sept ans ; il prend fréquemment ses repas là, et laisse un peu d'argent à Dona Hilda pour s'occuper de son fils. Mais il dort dans une autre maison, à quelques mètres de là (dans la rue adjacente à l'avenida), chez un autre fils de Hilda. Celui-ci a été receveur d'autobus, manoeuvre dans le bâtiment. II est maintenant pensionné à la suite d'un accident. Et il tient un guichet de pari du « jogo do bicho » (jeu de hasard officiellement interdit mais très répandu dans les milieux populaires). C'est dans cette maison qu'on lave le linge (contre salaire) de la

maison d'une autre fille de Dona Hilda, laquelle, mariée à un commerçant (il tient une échoppe de vente de noix de coco), habite une autre avenida, à une centaine de mètres de chez Dona Hilda.

N'ayant plus la force, à 72 ans, de laver du linge « pour les autres », Dona Hilda prépare et vend chez elle, dans l'avenida, des « salgadinhos » (biscuits frits salés) et de la « cocada » (confit de coco râpée). Cela lui rapporte juste « ce qu'il faut pour payer la lumière ». Chaque jour, elle reçoit à manger de deux maisons : celle de sa fille Creusa, voisine d'avenida, et celle de son autre fille, épouse du commerçant.

Outre ses quatre enfants vivant dans trois maisons qui l'entourent (une dans l'avenida, deux dans le voisinage immédiat), Hilda a encore un cinquième enfant, le plus âgé des fils actuellement en vie. Scolarisé grâce à l'aide du mari de sa tante maternelle, jusqu'à la fin du primaire (5^{e} série), il est actuellement salarié d'une association sportive et de loisirs. Il a six enfants : quatre qu'il a eu de la femme avec qui il vit actuellement (ils ont fait le mariage civil il y a trois ans), et deux autres qui viennent « de la rue » (d'autres femmes). Le fils de Paulo a pour parrain le frère de l'épouse de ce fils aîné de Hilda. A la différence de Paulo et de Dona Hilda, comme Creusa, dont le trait commun, selon les termes de Hilda, est de n'avoir « pas eu de chance », son fils aîné s'en est bien sorti : il est propriétaire d'une maison dans un autre quartier de Salvador, très ancienne invasion depuis longtemps transformée en quartier ; il travaille dans l'administration de l'association qui l'emploie : autour de lui, il y a toujours plein de gens, dit Hilda, il aime s'amuser, il aime le Carnaval, « ce n'est pas qu'il gagne beaucoup, non, mais il y a toute cette camaraderie. Alors, à cause de ces amis, ils ne le laissent pas partir parce qu'ils l'aiment bien ». Outre que Hilda bénéficie de la Sécurité Sociale de ce fils, elle dit qu'« il s'occupe de tout » : il répare régulièrement la maison de sa mère (le toit demande beaucoup de soins), il lui apporte de l'argent de secours, et il s'occupe pour elle de la procédure complexe de légalisation de la propriété de la maison où elle habite depuis 35 ans. Récemment, elle est allée passer deux semaines chez lui à la suite d'une maladie. Pendant ce temps, Paulo est resté avec son fils dans la maison de Hilda.

La fille de Dona Hilda, Creusa (maison n° 7), âgée de 43 ans, est maintenant seule, séparée depuis dix ans de son mari avec qui elle avait vécu douze ans. Ils s'étaient mariés officiellement, devant le juge et à l'église. Il était venu habiter chez elle. Il était peintre en bâtiment. Ils ont eu cinq enfants. Elle explique leur séparation en disant qu'il la « maltraitait » et « gaspillait l'argent ». Les cinq enfants sont restés avec elle. Ils ont maintenant entre 14 et 20 ans. Quatre ans après cette séparation, elle a été enceinte d'un autre homme avec qui elle n'a jamais vécu : elle « savait que ça ne marcherait pas ». Ce dernier enfant est avec elle. Elle est lavandière et a comme clients deux familles qui sont d'un sous-quartier voisin. Elle atteint de cette façon à peu près un demi-salaire minimum de revenu mensuel. Elle a deux filles, de 16 et 17 ans, qui travaillent comme employées de maison dans d'autres quartiers. Emplois instables : le jour où Creusa explique cela, l'une de ses filles travaillent dans la même maison depuis trois mois, l'autre a commencé la veille dans une nouvelle maison. Un de ses fils est peintre d'automobile, il a travaillé « depuis qu'il est enfant » dans un atelier de

carrosserie automobile du quartier, il vient de quitter cet emploi et est maintenant « biscateiro », rendant des services pour les uns et les autres. Un autre fils, 19 ans, est vendeur dans l'échoppe de son parrain, lequel est le commerçant de coco, mari de l'autre fille de Hilda. Celui-ci, outre qu'il fournit régulièrement de la nourriture à Dona Hilda, en donne aussi de temps en temps à Creusa. Lorsqu'elle a besoin d'argent, Creusa en « emprunte » régulièrement à deux personnes, à qui elle n'a pas la possibilité de le rendre : à son frère, le pensionné de la rue adjacente à l'avenida (c'est le parrain du dernier enfant Creusa et sa fille en est la marraine), et à son autre frère, l'aîné des fils de Hilda. Par le parrainage de ses enfants, Creusa renforce des liens de parenté et « institutionnalise » des relations de voisinage : il y a, parmi les parrains de ses enfants, un de ses frères et le mari d'une de ses soeurs, et parmi ses commères, l'épouse d'un frère (décédé) et la fille d'un autre frère. Mais il y a aussi des voisins de l'avenida : une de ses filles a pour parrain le chef de la famille la plus aisé de l'avenida, le docker (maison n[4] 16, voir plus loin), et un de ses fils a pour parrain un autre voisin d'avenida, employé d'une entreprise de transport urbain. Enfin, Creusa a de bonnes relations avec la communauté catholique du quartier, qui lui apporte de l'aide de temps en temps (pain, vêtement). Si l'on ne considérait que les revenus mensuels bruts de ces deux maisonnées, ils seraient, dans un cas d'un quart de salaire minimum pour deux personnes, et dans l'autre de 2,5 salaires minimum au plus pour sept personnes. Cela ne permettrait pas à ces maisonnées d'exister. Leur « survie » est en fait rendue possible par l'action quotidienne d'un réseau familial qui dépasse les limites de ces maisons. On peut distinguer dans le temps deux cadres de référence :

- II y a, dans les années 50, l'aide que Hilda reçoit de la famille nucléaire de sa soeur : logement, nourriture, aide à la scolarité de ses enfants. La référence est une relation de sibling et celle-ci est renforcée par le parrainage de l'enfant qui naît à ce moment-là, engageant à la fois la parente et l'allié.

- A ce cadre, se substitue progressivement celui de l'ensemble de la descendance de Hilda, dont les membres aident tous, d'une manière ou d'une autre, leur mère, et dont certains s'aident entre eux. Les liens de consanguinité sont alors valorisés par un réseau complexe de parrainage, qui honore et oblige les membres les moins pauvres de la famille. C'est le plus âgé des fils de Dona Hilda qui occupe ici la position de chef de famille, tout en ayant installé avec le reste de la famille une distance spatiale.

La famille désignée ici est l'ensemble des descendants de Hilda, répartis dans leurs propres maisonnées. Le père des quatre premiers fils et filles est physiquement absent depuis au moins 37 ans, et celui du cinquième a toujours été socialement absent. L'évidence dit que le lien principal vient d'une filiation à la mère. Cependant, le sentiment d'exclusion de celui qui, né d'une relation de la mère avec un autre homme, dit venir « de dehors »[1] et qui, en « compensation », établit une relation de parrainage du côté de son demi-frère chef de famille, laisse

[1] L'expression « venir de la rue » s'utilise aussi mais elle désigne plutôt le fait que c'est le côté maternel qui est composite, faisant allusion à la valorisation machiste de la liberté sexuelle des hommes.

penser que le groupe de sibling proprement dit - frères et soeurs en filiation bilatérale - est le lieu de relations privilégiées.

On retrouve une même proximité généalogique dans le cas des maisons (sept au total) qui ont des parents dans les autres sous-quartiers de Liberdade. Il s'agit dans la plupart des cas de pères et/ou mères, frères ou soeurs, et fils ou filles. Dans un seul cas, un oncle (oncle paternel de l'épouse du chef de ménage) est cité comme « parent habitant le quartier ».

Seulement quatre maisons, sur les seize enquêtées, ne mentionnent aucun parent dans l'environnement quotidien du quartier de Liberdade, du sous-quartier du Largo ou de l'avenida.

Si les relations familiales des maisonnées de l'avenida (comme du sous-quartier ou elle se situe) dépassent les limites de l'avenida et de son voisinage immédiat, il reste qu'une partie significative de ces relations se localise là, pour la très grande majorité des maisons. Du point de vue de ces maisonnées, l'espace du quartier devient ainsi « familialisé ». La « lecture» qui se fait de l'espace quotidien de vie définit les lieux et les réseaux en termes familiaux.

2. Parrains et marraines

Les relations de parenté des maisons de l'avenida peuvent encore être renforcées ou étendues par la pratique du « compadrio » (compérage) dans le parrainage des enfants (voir tableau n° 2).

Le baptême se présente sous la forme d'une pratique religieuse dans laquelle le contenu social est immédiatement présent : le choix des parrains est fonction de relations familiales et extra-familiales déjà existantes, et l'établissement de la nouvelle relation de « compadrio » définit une institutionnalisation de la relation antérieure, implique son renforcement et lui suppose une efficacité sociale.

Le baptême institue en fait deux relations : l'une entre les parrains et les parents (le « compadrio »),1'autre entre les parrains et leur(e) filleul(e) (l'« apadrinhamento »).

La relation de « compadrio » est en général le résultat d'un choix du ou des parents et elle est une relation entre adultes. Premièrement, elle renforce les liens familiaux existants. Deuxièmement, elle crée d'autres liens, de « quasi-parenté », compensant le manque de proximité spatiale des parents ou élargissant les réseaux déjà existants dans la parenté (voir encart n° 3).

Tableau n° 2 : Relations et localisations des parrains et marraines des enfants de l'avenida (fils et filles, petits-fils et petites-filles des chefs de ménage et de leurs conjoints

Résidence du parrain/de la marraine	Position du parrain/de la marraine par rapport à l'enfant						
	1	2	3	4	5	6	%
Dans l'avenida	4	6	-	-	2	12	15,4
Dans le sous quartier	5	1	1	-	3	10	12,8
Dans le quartier (Liber.)	3	11	-	7	1	22	28,2
Ailleurs	8	14	3	7	2	34	43, 6
TOTAL	20	32	4	14	8[(1)]	78	100,0
%	25,6	41	5,1	17,9	10,3		100,0

1. Parent maternel
2. Relation extra familiale de la mère
3. Parent paternel
4. Relation extra familiale du père
5. Autre
6. Total

[(1)] II s'agit d'une part, d'une soeur (de même père et même mère) du baptisé choisie comme marraine, d'autre part de trois cas où le parrain a été choisi par le baptisé lui-même (baptêmes d'adolescents) dans le voisinage, et de quatre cas où la relation n'a pas été précisée.

Encart n° 3 : parenté et parrainage. Dona Iaci (maison n°-9) est la soeur, la voisine, et l'amie de Dona Noemia (maison n° 5). Elles n'oublient jamais de se saluer et de bavarder ensemble. Iaci est la marraine d'un des fils de Noemia. Elles ont entre elles une relation de sibling qui a été, et est encore à l'occasion, efficace. Mais chacune a son propre réseau qui permet à son groupe domestique d'exister.

Pour Noemia (maison n°5), lavandière, 51 ans, vivant avec un fils de 18 ans et un jeune petit-fils qu'elle élève, ce réseau est constitué des maisonnées de quatre de ses propres descendants qui vivent près de chez elle :

- Un fils et une fille habitent dans l'avenida voisine. Le fils fait travailler, dans un atelier de réparation de pneus dont il s'occupe, son frère (qui habite chez Noenaia) et il aide financièrement sa mère. La fille est lavandière comme sa mère et les deux femmes travaillent souvent ensemble chez cette dernière.

- Un autre fils habite un sous-quartier voisin et aide aussi sa mère (Dona Noemia dit de ces deux fils : « Ils regardent dans la maison, voient ce qui manque, et laissent de l'argent »).

- Enfin, une autre fille est une des clientes de Noemia ; outre le salaire qu'elle lui verse contre le linge que Noemia lui lave et repasse, elle lui laisse parfois, en passant, une partie des courses qu'elle fait au supermarché du quartier.

Pour Iaci (maison n°9), c'est différent : cuisinière (son compagnon, électricien du bâtiment au chômage, n'est pas le père de ses enfants), elle n'a pas à la maison d'enfant travaillant régulièrement et ramenant de l'argent ; aussi, à la présence-recours que représente sa soeur-voisine, s'ajoutent les réseaux qu'elle-même constitue. Dona Iaci et sa famille « s'entendent bien avec tout le monde ». Quatre de ses cinq enfants ont leur parrain dans le quartier du Largo, dont un dans l'avenida elle-même. Ce dernier est vigile dans une entreprise privée de sécurité, les trois autres sont : un employé de la poste, et deux salariés des industries dynamiques de la région (l'un au pôle pétrochimique, l'autre au centre industriel d'Aratu).

Dans tous les cas, le « compadrio » est une relation au présent, actuelle, liée à l'existence (éphémère) d'une famille élémentaire. Si une efficacité immédiate peut en être attendue, elle ne concerne pas nécessairement ou seulement la relation parrain/filleul(e), comme on l'a vu plus haut dans le cas du parrainage du dernier fils de Dona Hilda (encart n° 2*)* par sa soeur et son beau-frère.

La relation de parrainage proprement dite est d'une fonctionnalité sociale à peine potentielle. Les parents de l'avenida savent mieux parler de leurs compères et commères que de leurs parrains. On trouve cependant quelques cas de protection entre parrain et filleul (relation de travail et aide dans la recherche d'emploi) et un cas d'adoption d'un filleul par ses parrain et marraine après le décès de ses parents.

D'une manière générale, l'efficacité de la relation de « compadrio » et de parrainage nous paraît avant tout liée au moment du cycle familial où elle s'institue : celui de la constitution et expansion de la famille élémentaire, quand celle-ci a le plus besoin de « forces ». Si la définition religieuse de cette relation inscrit comme première la protection d'un adulte envers un enfant (cf. Pitt-Rivers 1985, p 105), la protection s'étend en fait socialement à toute la famille définie dans sa phase initiale et donc aux parents de cette famille.

Dans la Bahia du temps de l'esclavage, les parrains étaient d'une condition sociale voisine de celle des géniteurs. Substitut d'une famille socialement inexistante, non reconnue, le parrain d'esclave ne fut jamais son maître (le « compadrio » est une relation entre pairs) et très exceptionnellement le maître d'autres esclaves (Gudeman et Schwartz 1988). La différence entre parrains et géniteurs jouait sur le statut, donné par référence à l'état juridique (le parrain était plus éloigné de l'état d'esclave que les parents) et par référence à la couleur (les parrains étaient généralement plus clairs de peau que les parents). Katia Mattoso souligne l'importance, dans le choix du parrain, du prestige qu'il avait dans la communauté de vie des parents, bien que l'un et les autres fussent

généralement de la même classe sociale. Dans les couches sociales inférieures de la ville de Salvador au XIX^{e} siècle, note cet auteur, « la personnalité et le cercle de relations comptent plus que la fortune pour aider l'enfant dans une société où atteindre une bonne position dépend en grande partie de l'appui de tiers » (Mattoso 1988, p 132).

On retrouve ces mêmes principes dans l'avenida São Caetano présentée ici, dont la filiation avec l'ancien état d'esclave est attestable autant en termes généalogiques (il n'y a aucun blanc dans l'avenida, seulement des noirs et des mulâtres) que du point de vue de la position inférieure dans la société globale, « lieu » où se sont retrouvés la plupart des anciens esclaves après l'abolition de 1888.

Les parrains et marraines des enfants de l'avenida ne se trouvent jamais dans les strates supérieures de la société, mais dans des conditions économiques voisines de celles des parents. Ce qui change fondamentalement est le statut : une certaine stabilité professionnelle et de revenus (la plupart des parrains sont des salariés), un accès meilleur aux droits sociaux, un prestige dans la famille ou le voisinage lié à ces qualités-ci et à la sociabilité de la personne. Cela se traduit par une relation parrains/parents définissable comme une relation élective qui, tout en étant une relation entre « pairs », n'est pas cependant symétrique, mais potentiellement de dépendance.

La « communauté de vie » où se trouvent les parrains et marraines est plurielle. Elle est composée :

1) par les relations familiales de chacun des parents de l'enfant et par la communauté de vie (alliés, voisins, relations professionnelles) de ces consanguins. Le poids du côté maternel se trouve ainsi redoublé : plus important dans le choix des parrains parents (25,6 % du côté de la mère, 5,1 % du côté du père), il l'est encore dans le choix des parrains non-parents (41 % de relations du côté de la mère, 17,9 % du côté du père).

2) Par les relations extra-familiales des parents de l'enfant, dont les domaines sont principalement résidentiels pour la mère (10 des 12 parrains et marraines habitant l'avenida sont des relations de la mère) et professionnels pour le père.

Au total, les relations familiales et de voisinage de la maisonnée, dans lesquelles les femmes occupent une position médiatrice, permettent une relative élévation sociale des références de la famille ainsi « parrainée ». Si on ne trouve aucun salarié des industries « dynamiques » de la région parmi les pères chefs de ménage de l'avenida, les mécaniciens, soudeurs, opérateurs de process et autres salariés du pôle pétrochimique, du centre industriel d'Aratu et de la Petrobras, ne manquent pas parmi les parrains rencontrés dans les réseaux familiaux et de voisinage.

3. Les familles pauvres forment-elles un modèle original ?

On constate dans l'avenida São Caetano la simultanéité de trois éléments : 1) l'extrême pauvreté du groupe domestique, 2) le fait que la maisonnée a pour chef une femme et 3) la proximité spatiale et l'intervention permanente d'un réseau de parents localisés hors de la maison (intervention plus ou moins quotidienne et plus ou moins essentielle selon un jeu de rééquilibrage entre proximité spatiale et position généalogique).

Dans cette situation, on constate d'abord le rôle prépondérant de la famille d'origine de la femme-chef de ménage, celui des « consanguins » (opposés aux alliés) et en particulier celui du groupe de sibling (descendants en filiation bilatérale). C'est d'abord là que les solidarités fonctionnent, les consanguins impliquant avec eux leurs propres alliés (les « cunhados » - beaux-frères - sont de fréquents intermédiaires dans la recherche d'emploi). On le constate sur deux générations. D'une part, les femmes chefs de ménage les plus âgées bénéficient du soutien de leurs propres enfants et, d'autre part, entre ceux-ci, les chefs de maisonnées les plus pauvres (généralement des femmes) bénéficient de l'intervention des autres, de la même façon que leur mère ont eu, antérieurement, des recours dans leur propre groupe de sibling, qui leur ont permis de trouver une habitation, d'élever un enfant, ou de manger. L'importance du groupe familial d'origine demeure, quel que soit le statut matrimonial actuel de la femme. Persiste, du point de vue des femmes, l'opposition soulignée par Claudia Fonseca entre « la solidarité institutionnalisée parmi les consanguins » et « la précarité des liens conjugaux » (Fonseca 1987) ; il nous semble que, dans certaines situations, les sibling (enfants de même père et même mère) ont, à l'intérieur de « solidarité institutionnalisée », un avantage sur les autres frères et soeurs (en filiation unilatérale) : ils font « bloc », ils portent le même "dernier nom", c'est-à-dire le même patronyme, quand le ou les non-sibling viennent de "dehors" ou de "la rue", ou, au mieux, forment un autre sous-groupe.

La force de la référence à la famille d'origine ne diffère pas ici de ce qu'on peut observer dans le reste du quartier, et en particulier parmi les « familles de la place », descendants des "groupes intermédiaires" de la Bahia d'avant les années 1960 (cf. Azevedo 1959). Les structures de référence et les règles sont les mêmes : centralité de la famille élémentaire formée par un homme et une femme, et leurs enfants ; droits et devoirs de solidarité (différenciés selon les sexes) parmi les membres de cette famille. Ce qui change entre tes familles pauvres et aisées, c'est la traduction de ces structures et règles de relations dans l'espace et l'organisation domestique. Ainsi, quand une « famille de la place » peut regrouper un ensemble de sibling (hommes et femmes) et leurs propres familles élémentaires dans une seule grande maison (réparties en autant d'unités d'habitation qu'il y a de

familles élémentaires) ou dans un alignement de maisons contiguës (occupant le « quintal » de la maison qui a pignon sur rue), les familles pauvres, elles, se délocalisent là où elles peuvent, paraissant se désarticuler en d'incertains « arrangements » familiaux, installés dans le provisoire (on n'est jamais sûr de retrouver la même composition du ménage à quelques mois d'intervalle) et dans une structure de relations généalogiques dont la cohérence repose autant sur des éléments absents que des présents (voir encart n° 4).

Encart n° 4 : d'incertains arrangements familiaux. Maisons n° 18 et n° 4 : Il s'agit d'une seule ancienne maison en pisé divisée en deux parties par deux frères germains après le décès de leur père. Au moment de ce relevé, les deux maisons mitoyennes étaient en construction et un des deux frères seulement vivait là (maison n° 4), dans des conditions matérielles très précaires (mobilier : un lit, une chaise, une table, un réchaud), sans conjoint et avec une enfant (fille d'une de ses filles). Gardien dans une école municipale percevant un revenu mensuel d'un salaire minimum, en mauvaise santé, il était en fait entièrement dépendant de son frère, salarié de la marine qui, sans habiter encore dans la maison inachevée (maison n° 18, il s'y est installé quatre mois plus tard) se chargeait de la construction des deux maisons mitoyennes. Par ailleurs, la mère de l'enfant qui habite dans la maison n° 4 réside un peu plus loin dans le quartier de Liberdade.

Maison n° 12 *:* Cette maisonnée est composée de trois frères et soeur : une femme (dont le mari, épousé civilement il y a neuf ans, vient de quitter la maison il y a trois mois) vit dans cette maison qui était auparavant celle de son père, aujourd'hui décédé; habitent là avec elle :

- d'une part, les trois enfants de son mariage ;

- d'autre part, un frère utérin, lequel, d'un an son cadet (il a 22 ans), se présente comme le chef de ménage. Il est vrai qu'il ramène à la maison le salaire le plus important: presque deux salaires minimums, mais son statut de « chef de ménage » est discutable : il est célibataire, sans enfant, et n'a pas la propriété de la maison. Il a par ailleurs un frère germain qui habite dans un autre quartier de la ville et l'aide financièrement de temps en temps ;

- enfin, un autre frère, agnat de cette femme (ils sont de même père mais de mères différentes). Ce dernier a, dans le voisinage du Largo, trois frères utérins dans trois maisons distinctes.

Bien que chacune des maisonnées constituées par ces « fragmentations » paraisse alors isolée dans une habitation séparée (trop pauvres pour former des ensembles résidentiels compacts, et trop pauvres encore pour penser une mobilité résidentielle généralisée hors du quartier, c'est-à-dire trop se disperser), la même structure et les mêmes règles familiales que celles des couches sociales supérieures restent à l'oeuvre. Elles représentent ici un recours sans médiation pour les segments en situation précaire.

4. Hommes et femmes dans la pauvreté

La force que représente, pour un ménage pauvre, le réseau familial environnant, est un potentiel dont l'efficacité dépend d'abord du sexe du chef de cette maisonnée. L'ordre logique a pour principe que le mode d'emploi des relations familiales est différent pour les hommes et pour les femmes.

Un homme est supposé a priori être capable de reproduire sa lignée familiale en construisant sa propre famille élémentaire et en subvenant à ses besoins. Il doit être non seulement « géniteur » mais aussi « chef de famille » à son tour. Cela implique qu'il sorte de la maison paternelle à son mariage (il ne peut y avoir, sans conflit, deux hommes chefs de famille de la même lignée familiale dans la même maison).

Ainsi, un ouvrier du pôle pétrochimique qui habite dans un immeuble de ce sous-quartier, et qui a largement contribué à la reconstruction (en brique et avec un étage) de la maison de son père où il a passé toute sa vie jusqu'à son mariage, dit qu'il ne serait pas « un bon fils » s'il habitait encore chez son père.

Pour accomplir son devoir, le « bon fils » peut sans déshonneur recourir aux relations et aux biens qui se trouvent du côté de la famille de son épouse. De là, la fréquence constatée, dans le quartier du Largo en général comme dans l'avenida São Caetano, d'une proximité spatiale des parents de l'épouse. Des familles nouvelles s'installent dans une maison cédée par le père de l'épouse, ou construisent une habitation dans le « quintal » du « sogro » (beau-père), ou se rapprochent simplement de la famille de l'épouse, s'installant dans la même avenida, dans le même sous-quartier, une rue voisine, etc. Dans cette tendance à l'uxorilocalité (cf. Abreu 1982), se trouve la solution à de nombreux problèmes quotidiens de la famille en formation : garde des enfants, prêts d'aliments ou d'appareils ménagers, etc. Par ailleurs, en continuant d'habiter « chez elle » ou près de sa propre famille, la femme est soutenue face aux manquements de son mari, et elle trouve dans sa maison familiale d'origine une protection en cas d'excès autoritaire ou de violence de son mari. Un homme du quartier, que sa femme venait de menacer de quitter, racontait un jour, d'une part qu'il avait « mis une raclée » à un homme qu'il avait vu dans le quartier en compagnie de sa femme, d'autre part qu'il ne pouvait même pas aller se plaindre chez son beau-père parce que celui-ci allait le « foutre dehors ». Dans les bars de la place, il est fréquent que l'on raconte comment on s'est « occupé » d'un mauvais mari de sa soeur (après avoir expliqué comment on s'assure des bonnes moeurs de sa femme!). On voit comment on revient ici, mais d'un autre point de vue, sur la tendance à l'uxorilocalité mentionnée plus haut. Cette pratique a deux significations :

1) du point de vue de la famille conjugale en formation, c'est la traduction du principe selon lequel l'organisation du quotidien et de la maison est un domaine féminin (on y revient plus loin) ;

2) du point de vue de la famille d'origine de la femme, c'est la réalisation d'un contrôle que les consanguins de l'épouse vont exercer sur leur allié.

La symbolique du devoir social masculin rend le verdict implacable en cas d'échec ; un homme qui doit recourir à l'aide permanente de sa famille d'origine est un homme sans statut : il est « malade », « incapable » ou « anormal »[1]. La pesanteur de cette symbolique explique pour une part l'instabilité matrimoniale des hommes aux insertions économiques précaires. Ainsi, dans la présentation par les femmes des causes de leur séparation, on peut répertorier les thèmes qui reviennent régulièrement : « on avait toujours faim », « il gaspillait l'argent »/ »il me battait », « il me maltraitait »/ »il en a déniché une autre et est parti », « il est parti après avoir eu les enfants ». Les deux derniers groupes de causes peuvent, sans risque, être identifiés au moins pour une part, comme des comportements de panique et de fuite dans une situation d'échec social.

Au contraire, on n'attend pas a priori d'une fille ou d'une soeur qu'elle sache s'intégrer économiquement ou professionnellement dans la société. Son lieu, c'est la maison. Ici, c'est aussi l'avenida : les maisons des amies, commères et parentes, le couloir et les seuils où l'on se rencontre et bavarde, le fond de l'avenida où l'on lave et étend le linge. Contrairement aux hommes, l'avenida est un espace de travail pour les femmes : cela concerne l'entretien de la maison d'abord, mais aussi, fréquemment, leur travail rémunéré[2]. Le quotidien de l'avenida est donc féminin. Des amitiés se nouent, des rivalités apparaissent, dans la convivialité quotidienne, les échanges de services, les relations entre les

---

[1] Comprendre comment les milieux pauvres produisent symboliquement l'altérité des hommes sans réussite en les inscrivant dans les domaines de la maladie et de la « marge », est un thème de recherche auquel conduit l'étude des maisons de femmes caractérisées, on y revient plus loin, par la « désertion masculine ».

[2] Pour l'ensemble des femmes de l'avenida ayant une activité rémunérée (2.1 au total), et quelle que soit leur position dans les maisonnées, on compte :

- 6 salariées d'entreprises privées (3 employées de bureau, une aide-infirmière, une aide de crèche, une femme de ménage) ;
- 6 employées de maison ;
- 7 non salariées travaillant à domicile (lavandières, cuisinières, couturières) ;
- 2 non salariées travaillant hors de chez elles (une vendeuse de marché et une couturière ayant son propre atelier sur la place du quartier).

enfants qui vont d'une maison à l'autre. Ce domaine relationnel et résidentiel féminin est aussi le lieu où les femmes vont trouver des parrains et marraines qui vont "renforcer" la famille, comme on l'a vu plus haut.

Le rôle de l'épouse est de ne pas empêcher la « lutte » de l'homme pour construire sa propre famille et reproduire sa lignée, mais, au contraire, de l'aider. Et même quand cette aide de la femme et de son « côté » prend une place importante, c'est encore une lutte symboliquement masculine, jusqu'à ce que l'homme renonce ou prouve définitivement son incapacité. Les reproches faits aux femmes (autant par les femmes que par les hommes) sont d'ordre moral ou domestique et non sociaux ou économiques comme ceux que l'on adresse aux hommes: une telle mène une « má vida » (mauvaise vie) (c'est par exemple le reproche que fait Dona Maria - maison n° 2 - à sa fille et voisine Estela) ; telle autre « não presta » (ne fait pas l'affaire) pour s'occuper des enfants et de son mari. Dans la formation du statut familial, le rôle de la femme est intime, discret, défini en négatif.

Les groupes domestiques dont le chef est une femme ont alors plus de chance que les autres de se trouver dans une situation de pauvreté. D'une part, parce que les valeurs familiales transmises par la socialisation de la femme ne la conduisent pas vers une insertion socioprofessionnelle formelle, mais au contraire tendent à la cantonner dans la maison. D'autre part, et en conséquence, parce que quand, adultes, elles veulent ou ont besoin d'un revenu personnel, les femmes n'ont en général qu'une formation professionnelle « domestique » et prennent les filières professionnelles que leur socialisation leur a permises, c'est-à-dire, dans la plupart des cas, des tâches domestiques mercantilisées à bas prix. Enfin, parce qu'il manque, dans les maisonnées de femme, une force de travail adulte et masculine, alors que la famille s'est constituée autour de cette force principale et dominante, avant la rupture ou le décès de l'homme. En effet, être femme-chef de ménage par interruption du cycle familial d'une famille conjugale est la situation dans toutes les maisonnées de femmes de l'avenida. Quelle que soit la durée de cette condition antérieure d'épouse (et l'éventail est vaste : de 4 à 34 ans), elle s'institue comme expérience familiale, plus ou moins accomplie et plus ou moins réussie, mais de toutes les façons antérieure et déterminante.

On voit donc que lorsqu'elles se retrouvent seules, les femmes sont logiquement tout à la fois dans la nécessité économique et dans la possibilité sociale de recourir, plus légitimement que les hommes, à leur propre groupe consanguin qui, de son côté, se sent plus engagé à défendre une femme et n'a pas vraiment relâché son contrôle après le mariage de la fille ou de la soeur.

Les groupes domestiques pauvres matri-centrés peuvent finalement être caractérisés, non par une équation maison=famille (et, à partir de là, par une

structure de relations familiales qui leurs serait originale), mais par une définition familiale plus ample qui dépasse la maisonnée. Ce sont, pour reprendre les termes déjà utilisés par Thales de Azevedo, des « familles partielles » (Azevedo 1966). Selon cet auteur, l'existence de ce type de famille résulte de la « désertion masculine » :

> « Tout le pouvoir et la responsabilité des enfants retombent sur la mère ; pratiquement aucune responsabilité économique ou morale n'incombe aux pères. Ceux-ci n'ont jamais habité le foyer et n'y ont pas de fonction ; ce sont les pères biologiques de quelques uns des enfants de telle femme mais ce ne sont pas les chefs de la maison » (p 124).

Les données recueillies dans le cas que nous analysons ici ne permettent pas de dire que les hommes n'ont « jamais habité le foyer ». Mais ces "familles" sont bien partielles en termes de structure de relations et de fonctions. D'une part, elles sont des segments d'une structure qui leur donne non seulement une position généalogique dans l'ordre symbolique, mais aussi qui remplit, en tant qu'ensemble, les diverses fonctions familiales (résidentielles, reproductrices, socialisatrices), chaque élément donnant ou recevant plus ou moins selon ses possibilités. D'autre part et en conséquence, les femmes chefs de ces ménages n'ont pas *tout le pouvoir et toute la responsabilité vis-à-vis des enfants,* et en général vis-à-vis de leur maison, mais des "morceaux" de pouvoir, d'autres pouvoirs se définissant dans les relations du groupe domestique avec les consanguins de la femme.

III. LE SEXE DE LA PAUVRETE, ET CELUI DE LA MOBILITE

1. Questions de statut

Les maisonnées pauvres matri-centrées ne sont pas isolées. Leur pauvreté, de ce point de vue, est « relative ». On peut dire qu'elle serait « absolue » si aucune relation ne venait compenser leurs insuffisances économiques et d'insertion sociale que ces relations elles-mêmes ont produites dans la phase de socialisation des actuelles chefs de ménage pauvres.

Les unités familiales d'origine, les relations de « compadrio », le voisinage de l'avenida et du quartier, sont des références qui entourent le groupe domestique et représentent autant de recours définis par les droits, obligations, honneurs et pouvoirs familiaux et sociaux.

La situation de pauvreté n'altère en rien le statut de la femme mais au contraire rend « son » domaine -celui de la maison et des relations qui l'entourent- central et décisif pour la survie du groupe, alors qu'elle marginalise - jusqu'à l'exclusion - l'homme qui a échoué dans la construction d'une famille. Comme le souligne Klaas Woortmann au terme d'une analyse

approfondie de deux milieux pauvres de la ville de Salvador, « le système dominant définit la “rue” comme le domaine masculin et, pour que l'homme soit maître de la “maison”, il doit d'abord être maître de la “rue”. Mais le pauvre ne contrôle pas la “rue” et, n'y étant pas “quelqu'un”, il sera marginal dans la maison. (...) La pauvreté les marginalise tous les deux [l'homme et la femme], mais à l'intérieur du monde de la pauvreté, les femmes ont leur propre lieu, où elles comptent » (Woortmann 1987, p 292).

L'avenida incarne ce domaine résidentiel et relationnel de centralité féminine. Mais les différences de statut des maisons de l'avenida sont cependant marquées par les différences d'insertion professionnelle et sociale qui rendent les familles plus ou moins « équilibrées » ou « nécessiteuses ». Or, comme on fa vu dans le tableau n° 1 ci-dessus, tous les ménages de femmes se situent dans la moitié inférieure de l'ordre des revenus. La situation des hommes est plus diverse. Et même si les relations entre les maisons sont féminisées (on dit toujours : « La maison de Dona Une Telle », quel que soit le sexe du chef de ménage), il n'empêche que les maisons dotées par les autres d'un statut supérieur sont celles où un homme est chef de ménage, a une bonne insertion professionnelle et est le chef d'une famille qui développe un cycle familial sans ruptures : trois faits liés entre eux pour définir une famille « équilibrée » (voir encart n° 5).

Encart n° 5 : deux familles « équilibrées ». Maisons n° 15 et n° 16: Ce sont deux maisons dont le chef est un homme. Leurs épouses sont soeurs en filiation matrilatérale. Ces familles vivent dans l'avenida depuis une trentaine d'années. On peut relever dans ces deux maisons, et plus généralement dans l'ensemble familial qui les intègre, deux « filières » :

D'une part, une filière familiale-résidentielle passant par les deux épouses soeurs, et référée d'abord à leur maison d'enfance dans le même sous-quartier du Largo (chez une tante), puis une première maison dans l'avenida (n° 15), et ensuite une seconde, encore dans l'avenida (n° 16). A deux reprises, des connaissances de voisinage situées dans les lignes féminines sont à l'origine de la résidence de ces deux familles.

La seconde filière est socioprofessionnelle, masculine et centrée sur l'emploi au port de Salvador : les deux chefs de ménage sont l'un salarié, l'autre retraité, du port. Le premier a un fils salarié comme électricien au port, emploi qu'il dit lui avoir trouvé par l'intermédiaire d'un ami ; le second a un cousin docker, il a chez lui un gendre également « portuário » et son épouse a encore un oncle paternel travailleur du port ; enfin, le parrain d'une des filles de ce couple est aussi salarié du port. Six « portuários » apparaissent ainsi dans les lignes de parenté, d'alliance et de parrainage, sans parler des relations amicales non institutionnalisées. Le travail au port de Bahia a représenté, pendant plusieurs décennies (jusqu'au démarrage d'un cycle industriel lié au pétrole à la fin des années 50), une des principales références du salariat bahianais, dotée d'une importante force syndicale et culturelle, et noyau de solidarités et d'amitiés entre des travailleurs

aux emplois stables. Des revenus réguliers, bien que peu élevés, obtenus dans cette filière, ont permis une stabilité familiale et résidentielle de ces deux familles nucléaires et un accès de leurs enfants à la scolarité et à des emplois et revenus enviables dans le contexte de l'avenida. Dans la maison n[4] 15 (celle du retraité du port), deux filles sont salariées dans un hôpital, l'une comme aide-infirmière, l'autre comme archiviste ; la mère et une autre fille sont couturières, celle-ci ayant son propre atelier de couture hors de la maison. Dans la maison nQ16, un des fils est employé de banque, un autre, déjà cité, est électricien au port, un troisième est peintre-auto (actuellement au chômage) et une fille est employée de bureau dans une entreprise d'électronique.

Ces deux maisonnées sont les plus aisées de l'avenida, chacune occupant seule une des trois maisons à étage. Dans la maison n° 16, l'insertion professionnelle stable du mari a permis les améliorations successives de la résidence, construction d'un étage, etc. L'avenida en a bénéficié indirectement : c'est grâce au docker qu'elle a eu accès aux réseaux d'eau et d'électricité ; et c'est lui qui, syndicaliste averti des complexes procédures administratives, a fait l'essentiel des démarches à la mairie pour obtenir la légalisation de l'occupation des maisons de l'avenida par ses habitants. Les voisins disent de cette maison qu'elle est la "tête" (« a cabeça ») de l'avenida.

Si l'avenida est bien une extension de la maison (par l'usage privé de son espace et par les relations de parenté, parrainage et amitiés qui la traversent) et si, tout comme dans la maison métaphorique de Roberto Damatta, le code qui prévaut dans le langage de l'avenida est fait « de préférences, de liens de sympathies, de loyautés personnelles, de complémentarités, de compensations et bontés (ou méchancetés) » (Damatta 1985, p 42), la hiérarchie statutaire de l'avenida est cependant déterminée par les réussites et les échecs qui s'accomplissent dans la « rue » (hors de la maison, hors de l'avenida) : décor et mise en scène de normes et de lois formalisées de travail et d'échanges, auxquels l'avenida accède par les hommes.

2. Question d'honneur

Quelles sont les références des interprétations de la pauvreté et de la mobilité, du sort des familles « nécessiteuses » et des familles « équilibrées » ? On peut tenter de les - distinguer de la manière suivante:

Il y a d'abord un discours qui part des notions de chance et malchance. La formule « não deu sorte » (« par malchance, ça n'a pas marché ») revient pour commenter autant les ruptures matrimoniales que les échecs professionnels.

L'échec est perçu comme le résultat, fondamentalement, d'une incompétence individuelle associable à une tare naturelle (incapable, malade, anormal, différent) que seule la chance aurait pu surmonter.

Le « fatalisme » qui apparaît là est en fait un ensemble formé par le couple de la nature ennemie et du pouvoir surnaturel. Dans les maisons pauvres et à l'instigation des femmes, les « maladies » ou les comportements marginaux conduisent vers les lieux d'interprétation spirite: Umbanda, Preto Velho (une des maisons de l'avenida est un lieu de culte du Preto Velho) et, plus rarement, spiritisme kardéciste. On cherche les causes et les solutions du malheur dans l'intervention des esprits.

A la pauvreté du mobilier des maisons les plus pauvres, répond la profusion des images saintes, statuettes ou tableaux posés sur de petits autels ou accrochés aux murs, et représentant la charité de Saint François, la force divine de Saint Georges terrassant le dragon (à Bahia, l'Oxossi chasseur du Candomblé), la protection du Christ et les miracles de l'histoire sainte (tableaux de la traversée de la mer rouge ou de la pêche miraculeuse), la présence amicale du Preto Velho et celle, maternelle, de Yemanja. Vénérer ces images, c'est faire en sorte que tous ces personnages plein de qualités entrent dans 1'existence concrète, raccompagnent et protègent du pire.

Quand on a rien, il y a encore les relations ; il faut savoir « bien s'entendre » (« se dar bem ») avec l'entourage, et il s'agit là d"un domaine de compétence féminine : celui de la famille (on dit sans cesse que « la famille est une affaire de femme »), celui du voisinage, et celui de leur travail (relations, personnalisées, avec la patronne ou avec la cliente). Les mères utilisent leur compétence relationnelle pour placer leurs fils, adolescents, « pour qu'ils ne restent pas dans la rue », chez un fils plus âgé, un frère, un compère ou un voisin.

La valorisation des compétences relationnelles, la définition de la pauvreté (c'est-à-dire de la non-insertion sociale et professionnelle formelle) comme condition « naturelle » (évidente), et 1a recherche d'explications et de protections hors du monde social étranger (hostile) mais dans des figures mi-divines, mi-humaines, accompagnatrices de la vie quotidienne, ne représentent pas un discours « féminin », mais sont les éléments d'une symbolique qui convient à la position des femmes, telle qu'elle leur est assignée par le système de parenté et leur socialisation qui les disposent à savoir vivre dans la pauvreté.

Sortir de la pauvreté commence aussi par des relations. Partant de rien ou de peu de formation professionnelle, les relations permettent d'entamer des trajectoires professionnelles où l'on cherchera à se stabiliser en se spécialisant dans une branche ou dans un emploi non qualifié. Ces trajectoires, masculines, sont alors soutenues par deux règles : « se résigner » à accepter les règles du travail et de la société (« se conformar »).

Comme un leitmotiv, la formule « foi uma luta ! » (« quelle lutte ça a été ! ») revient dans les récits de vie d'homme aujourd'hui sortis de la

pauvreté. Chaque étape du parcours professionnel est présentée comme une « victoire ». Il s'agit de lutter contre le mauvais sort, contre la pauvreté perçues comme un état de nature encore proche, nature que la couleur sombre de la peau rappelle en toute circonstance. Les pratiques symboliques pour repousser cet état « de nature » sont alors inépuisables : « compenser » la négritude de sa peau, sa tenue et son parler de pauvre, par un comportement discret, un habillement correct et des qualités morales conformes : « je suis noir mais je suis honnête » (un artisan maçon), « João (un travailleur du port) est noir mais il est bien élevé ». Modifier son style de vie, d'abord en transformant et agrandissant la maison. Se marier officiellement (civilement et religieusement) et le rester[1], etc.

C'est dés que commence une sortie de la pauvreté que commencent les luttes symboliques pour s'en démarquer. La pauvreté reste alors présente, dans la symbolique de ces luttes, comme le rappel d'un état de nature et comme un repoussoir (cf. Bourdieu 1966).

Ce discours de la mobilité, fait de relation, résignation et lutte, est un discours pour les hommes, non pas par les valeurs en elles-mêmes qu'il mobilise (ce n'est pas un discours « masculin ») mais par la correspondance qu'il rencontre dans les règles familiales : la lutte économique est le prolongement et la condition de succès de la lutte qu'on attend de l'homme pour former sa propre famille et reproduire sa lignée.

C'est dans un deuxième temps, en général à la deuxième génération, que d'autres pratiques apparaissent : formation scolaire et professionnelle plus poussée des enfants (dont les filles commencent à bénéficier aussi) et, à partir de là, passage de la descendance à des emplois formels, des salaires réguliers (comme on l'a vu dans le cas des maisons n° 15 et 16 présentées ci-dessus), et à d'autres revendications. Les actuels jeunes salariés des industries « dynamiques » de la région qui habitent le quartier, ne viennent pas des

[1] Selon une enquête réalisée dans trois avenidas du quartier (dont l'avenida São Caetano), on voit que, si la plupart des hommes (80 %) ont tenté le mariage officiel, la moitié seulement s'y sont maintenus. Dans les situations matrimoniales actuelles, on ne trouve aucun homme officiellement marié dans la tranche de revenus inférieurs à un salaire minimum ; ils sont 36,4 % dans la tranche de 1 à 3 salaires minimum, 43 % dans la tranche de 3 à 5 salaires minimum, et enfin 60 % dans la tranche des revenus supérieurs à 5 salaires minimum.

La relative « réussite » professionnelle et économique des hommes chefs de famille est ainsi sanctionnée par une « réussite » matrimoniale institutionnalisée. Celle-ci, à son tour, donne une existence légale à la famille que « l'homme » a réussi à construire et ajoute un élément politique (une marque de « citoyenneté ») à la formation du statut de chef de famille hors de la pauvreté.

milieux les plus pauvres, mais de familles déjà « équilibrées », tant au sens économique que matrimonial.

L'unique habitant de l'avenida São Caetano salarié d'une de ces entreprises (une usine métallurgique, où il gagne 5 salaires minimum), âgé de 24 ans, est d'une maison dont le père et la mère sont ensemble commerçants forains après avoir été pendant la majeure partie de leur vie active ouvriers d'une usine de tabac du Recôncavo (maison n° 14).

On ne trouve pas, ici, de contradiction, mais bien une continuité entre la logique familiale et la logique « de classe », continuité qui passe par les lignes masculines. C'est l'efficacité de la symbolique familiale, imposant aux hommes le « devoir » social de construire et nourrir une famille - faute de quoi ils se retrouvent sans statut -, qui les conduit à tenter une lutte individuelle dans la société ; et cette lutte individuelle conduit vers des espaces où existent des pratiques et des discours de lutte collective et d'identité de classe.

II n'est donc pas indifférent que le système de parenté soit, quels que soient les classes et milieux sociaux, un système bilatéral « à accentuation patrilinéaire », où le nom et le statut familial se transmettent dans les lignes masculines - pour autant que l'homme « lutte » - tout en rendant nécessaire des domaines d'action féminine qui reprennent le dessus quand la lignée familiale masculine se brise, marginalisant et déshonorant l'homme « incapable ».

Autrement dit : la mobilité sociale, en dernière analyse, se résume à une question d'honneur masculin.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ABREU, Filho (1982) : Ovidio de : « Parentesco e identidade social », *Anuârio antropológico,* 80, p. 95-118.

AGIER, Michel (1988) : « Espaço urbano, família e status social. Um percurso nos espaços de referência das famílias do novo operariado baiano, na cidade do Salvador », Natal, Seminaire Nordeste : *O que há de novo ?* 22-25, novembre.

AZEVEDO, Thales de (1959) : « Classes sociais e grupos de prestigio » (in) *Ensaios de antropologia social,* Salvador, UFBa, p. 103-120.

Idem (1966) : « Famïlia, casamento e divôrcio » (in) *Cultura e situação racial no Brasil,* Rio, Civilização brasileira, p. 109-139.

BOURDIEU, Pierre (1966) : « Condition de classe et position de classe », *Archives européennes de Sociologie,* VII, p. 201-229.

DAMATTA, Roberto (1985) : *A casa e a rua,* São Paulo, ed. Brasiliense.

FONSECA, Claudia (1988) : « Aliados e rivais na família : o conflito entre consangüíneos e afins em uma vila portoalegrense », *Revista Brasileira de Ciências Sociais*, vol. 2, n° 4, p. 88-104.

FOX, Richard (1977) : *Urban Anthropology. Cities in their cultural settings,* Englewood Cliffs, New Jersey, Prentice Hall.

GUDEMAN, Stephen, SCHWARTZ, Stuart (1988) : « Purgando o pecado original: compadrio e batismo de escravos na Bahia do século XVIII », (in) Reis, João José (ed.) : *Escravidão e invenção da liberdade. Estudos sobre o negro no Brasil,* São Paulo, ed. Brasiliense, p. 33-59.

HANNERZ, Ulf (1983) : *Explorer la ville. Eléments d'anthropologie urbaine,* Paris, Editions de Minuit.

JOSEPH, Isaac (1984) : « Urbanité et ethnicité », *Terrains*, n° 3, p. 20-31.

KOWARICK, Lúcio, ANT, Clara (1988) : « Cem anos de promiscuidade:o cortiço na cidade de São Paulo », (in) Kowarick, Lúcio (ed.) : As *lutas sociais e a cidade. S!!8o Paulo: passado e presente*, São Paulo, Paz e Terra, p. 49-71.

LEWIS, Oscar (1963) : *Les enfants de Sanchez. Auto-biographie d'une famille méxicaine,* Paris, Gallimard.

Idem (1970) : « The Culture of Poverty », (in) *Anthropological Essays,* New York, Random House.

MATTOSO, Katia de Queiros (1988) : *Família e Sociedade na Bahia do Século XIX*, São Paulo, Corrupio.

OLIVEN, Ruben George (1985) : *A antropologia dos grupos urbanos,* Petrópolis, Vozes.

PITT-RIVERS, Julian (1983) : *Anthropologie de l'honneur. La mésaventure de Sichem,* Paris, Sycomore.

QUIROGA FAUSTO NETO, Ana Maria (1982) : *Família operária e reprodução da força de trabalho,* Petrópolis, Vozes.

WOORTMANN, Klaas (1987) : *A faíflia das mulheres,* Rio de Janeiro, Tempo brasileiro.